



Mythologie Française

Société de Mythologie Française

Bulletin trimestriel n° 274
Mars 2019



Orion et Gargantua

La procession de Céaucé

Le cheval Mallet

Les fêtes de l'ours des Pyrénées catalanes

Les fêtes de l'ours du Vallespir (Arles-sur-Tech, Prats-de-Mollo, Saint-Laurent-de-Cerdans) ont failli mourir dans la seconde moitié du XX^e siècle, comme tant d'autres, avant d'être recontextualisées et rénovées, et ce en prenant un aspect identitaire dans ce territoire. Désormais le Vallespir se définit comme LE territoire des ours, celui des hommes masqués et grimés de noir, non pas celui de l'animal sauvage. Ce n'est sans doute pas la première fois que ces fêtes ont connu une crise et une revalorisation. Au contraire, leur force vient de cette adaptation, le rituel ne pouvant exister qu'au travers de cette constante remise en question. Si certains gestes, structures ou scénarios peuvent avoir perduré au fil des siècles et des millénaires, ces fêtes auparavant identiques ont vu leurs distinctions se forger à partir du début du XX^e siècle. Mon ouvrage, *Les derniers ours*, s'est efforcé de dégager ces bouleversements tout en les incluant dans le corpus plus large des hommes-sauvages et des mascarades d'hiver.

Oriol Lluís Gual



La préparation de l'ours à Prats-de-Mollo (cl. O. Lluís Gual).

Le rassemblement des ours catalans en 2015 à Prats-de-Mollo. Les trois ours de Prats-de-Mollo entourant, à gauche, l'ours d'Arles-sur-Tech et à droite l'ours de Saint-Laurent-de-Cerdans. Cl. O. Lluís Gual).



ILLUSTRATION DE COUVERTURE : L'ours sort de la forêt à Saint-Laurent-de-Cerdans (cl. O. Lluís Gual, 2015).



MYTHOLOGIE FRANÇAISE

MYTHOLOGIE FRANÇAISE

*Bulletin trimestriel de la
Société de Mythologie Française*
Diffusion nationale et internationale.

La S.M.F. publie comme auteur-éditeur. Les prix s'entendent nets de toute taxe. La loi autorise les auteurs-éditeurs à ne pas facturer la TVA.

Directeur de publication :
Bernard Robreau, 70 rue Divi, 28200
Châteaudun

Directeur adjoint : B. Laurent.

Comité scientifique:
Françoise Clier-Colombani, Raymond
Delavigne, Joël Hascoët, Bernard Lau-
rent, Bernard Robreau, Bernard Sergent,
Jacques Merceron et Michaël Tonon.

Les articles adressés pour publication
doivent nécessairement être soit dactylo-
graphiés soit saisis sur CD (avec tirage
papier). Il est souhaitable qu'ils soient
accompagnés de cartes, dessins et photo-
graphies, et ces images doivent être libres
de droits.

Les articles non retenus par le comité
de lecture ne seront pas retournés à leurs
auteurs.

Le contenu des articles publiés reste
sous l'entière responsabilité de leurs
auteurs.

La Société de Mythologie Française est
une association loi de 1901 et ne verse
pas de droits d'auteurs.

Commission paritaire des P.A.P.
n°0220 G 86835 - N° ISSN 1151.2709

Imprimerie Planchenault
Z.I. Le Château Rouge Mésanger,
BP 70001,
44151 ANCENIS CEDEX.

Sommaire du n° 274 MARS 2019

MAGAZINE

Ules fêtes de l'ours des Pyrénées catalanes

Oriol LLUIS GUAL

p. 2

Notes de lecture (B. Robreau)

p. 4

Les derniers ours (O. Lluís Gual)

La tiffenotte, fête de l'épiphanie en pays messin (Ph. Walter)

Une petite rivière de Normandie. Hydronymie scientifique et légendaire

Anne MARCHAND

p. 8

Classiques de la mythologie (5) Le mythe dans la psychologie primitive (B. Malinowski)

Bernard ROBREAU

p. 11

Courrier des lecteurs

(C. Morant, F. Nardou et J. Merceron)

p. 13

Le chaudron de Gundestrup (3)

Bernard ROBREAU

p. 17

Le toponyme Boine et l'hydrographie sacrée du Limousin

Bernard ROBREAU

p. 20

ARTICLES

Orion et Gargantua

Bernard SERGENT

p. 21

Une tentative d'interprétation de la cérémonie du Cheval Mallet à Saint-Lumine-de-Coutais

Michaël TONON

p. 34

Nouveaux éléments d'interprétation de la procession giratoire du bras-reliquaire de saint Ernier à Céaucé (Orne) (1^{re} partie)

Jacques MERCERON

p. 43

NOTES DE LECTURE

Lluís Gual, Oriol, *Les derniers Ours Une histoire des fêtes de l'Ours*, 2017, Quaderns del Costumari de Catalunya Nord, N°1, 500 p., ISBN : 978-2-9559318-1-3, 25 €.

Ce livre qui fait le point sur les fêtes de l'ours pyrénéennes intéressera certainement les lecteurs de *Mythologie Française*. Cette volumineuse synthèse qui s'appuie entre autres sur les travaux de Claude Gaignebet, Jean-Dominique Lajoux et Bernard Sergent s'avère précieuse à plus d'un titre. Elle constitue d'abord une encyclopédie documentant les fêtes de la Catalogne du nord (française) : attestations historiques, texte des déclamations car elles héritent d'une forme dramatique assez codifiée, partitions musicales et surtout des abondantes et impressionnantes séries de photographies anciennes ou récentes témoignant de l'histoire de ces fêtes, sans doute très communes il y a deux ou trois siècles, mais qui ont failli disparaître il y a quatre ou cinq décennies. L'ouvrage se veut aussi une synthèse sur l'interprétation de ces manifestations qui a amené l'auteur à un voyage dans l'espace (la chaîne pyrénéenne surtout, mais aussi les plus lointaines Sibérie ou Mésopotamie) et le temps (les mascarades antiques et médiévales)...

Le plan s'organise en une dizaine de chapitres, les premiers plutôt descriptifs des faits locaux, les suivants plutôt interprétatifs et recourant à un comparatisme de plus en plus large. Le premier chapitre est historiographique, rapportant la découverte relativement récente de fêtes qui, jusqu'au début du XX^e siècle, ne faisaient guère parler d'elles et leur appropriation par la science ethnologique. Puis viennent des monographies des fêtes de Prats-de-Mollo, d'Arles-sur-Tech et Saint-Laurent-de-Cerdans (chapitres 2 à 4) qui sont suivies d'une première synthèse sur la forme artistique (déclamations, airs musicaux, danses) des fêtes de l'Ours en Catalogne française et leur relative fréquence dans les siècles passés en dépit de la rareté des

ressources documentaires. Les chapitres suivants élargissent le champ d'observation. Le sixième définit le personnage de l'homme-ours en se lançant dans une vaste enquête. Il traque ainsi longuement les hommes sauvages à travers la littérature écrite ou orale mondiale, du Basajaun basque au mésopotamien Enkidu, en passant par l'Iliade (Paris, le Troyen, qui enleva la belle Hélène), le conte Jean de l'Ours ou le roman de Valentin et Orson. Le septième se focalise davantage sur les mascarades d'hiver dans les régions pyrénéennes alors que le huitième déborde largement en s'intéressant aux rituels mettant en scène l'animal dans le vaste monde, chez les Nivkhes de Sibérie orientale et les Sioux d'Amérique du Nord ou encore parmi les peuples Indo-Européens. Le neuvième cerne le contexte historique en montrant le déclin de l'ours comme symbole religieux. Déclassé et diabolisé par le christianisme, refoulé du fait du développement de l'espace cultivé, l'animal sauvage va bientôt s'éteindre, même si les fêtes qui mettent en scène un homme-ours, un homme sauvage, vont (difficilement) survivre. L'ultime chapitre va se concentrer sur la structure de la fête et son interprétation. Elle est la plus analytique, présentant les divers motifs de base et leur signification à la fois saisonnière et sociale.

Que retenir de cette vaste et délicate entreprise ? D'abord qu'il ne sera plus possible d'étudier ces fêtes catalanes sans avoir dépouillé cet ouvrage en raison de sa richesse documentaire et aussi parce qu'il établit un certain nombre de certitudes. La première est la valeur mémoriale de la fête. Celle-ci ne sort pas de rien, d'une fantaisie de l'esprit humain, d'une organisation anecdotique et tardive, mais elle représente, de manière sans doute très complexe et peut-être indirecte, un très vieil héritage remontant à une époque, sans doute paléolithique, où l'ours tenait dans la vie matérielle et spirituelle des hommes un rôle important, sans aucune mesure avec celui des derniers siècles et même du bas Moyen Age où l'animal avait déjà perdu sa couronne de roi des animaux sauvages et s'était replié sur quelques refuges montagnards.

La seconde est la date d'ancrage de la fête au 2 février et son caractère d'illustration

d'un dicton si répandu en Europe Occidentale qui fixe à ce moment la sortie de l'ours. Il relie aussi l'événement à la lune, et ce quelle que soit l'explication que l'on retienne car, en réalité, Oriol Lluís Gual le dit clairement, dans la nature la déshibernation de l'ours ne se produit pas à date fixe et souffre selon les lieux et les conditions climatiques d'amples variations. Même la grotte est une fiction, l'animal se contentant généralement d'une tanière creusée dans le sol. Mais le plantigrade annonce la fin proche de l'hiver et le renouveau printanier. L'ancrage lunaire est cohérent avec le caractère sexuel de la fête, la femme et ses « ourses » suivant le rythme de la lune, mais aussi avec le motif du contraste du noir de l'homme-ours, qui sort du monde inférieur et mâchure, et le blanc du chasseur-barbier qui le rase pour l'humaniser. Si nous étions dans un cadre religieux et non folklorique, nous pourrions dire que le dicton représente le mythe dont les mises en scène des fêtes de l'ours présentent des interprétations rituelles.

Mais la transposition n'est peut-être pas aussi automatique. Dans les derniers siècles, ceux qui font l'ours et ceux qui le chassent ne savent plus grand chose des antiques mythologies et rituels touchant aux ursidés. Ils peuvent encore croire que le rituel a des vertus d'abondance et la graisse d'ours certaines vertus médicinales. Des motifs, comme celui du pet de l'ours, sont parfois conservés (par exemple sous une forme inversée à Oyarzun, au Pays basque, où l'ours était ressuscité en lui soufflant dans le cul avec un bâton creux ou un soufflet), mais la survie peut s'expliquer autant par la veine burlesque que par une réelle compréhension. Quel est le statut réel de la fête depuis la fin du Moyen Age ?

L'enquête d'Oriol Lluís Gual fournit des éléments de réponse assez précis. Il remarque d'abord que les trois fêtes du Vallespir (Arles, Prats et Saint-Laurent) possèdent une *Prèdica* dérivée d'un même modèle. Il s'agit d'un texte en vers rimés catalans que les chefs des chasseurs (le Trappeur à Arles ou le Menaire à Prats) doivent apprendre par cœur et qu'ils récitent, parfois en le modifiant un peu en fonction de l'actualité. Ce boniment introductif que

l'acteur débite à chaque carrefour au moment du retour au village avec l'homme-ours captif témoigne d'une rédaction unique dans un catalan bourré de gallicismes du XIX^e siècle. Il s'agit probablement de l'œuvre d'un notable local dans la démarche du théâtre populaire catalan de cette époque caractérisé par une veine burlesque, satirique et irrévérencieuse. Les airs musicaux utilisés peuvent remonter un peu plus haut, jusqu'au XVIII^e siècle puisque l'on y reconnaît l'adaptation d'air à succès de ce temps. Il semble qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles les fêtes de l'ours étaient beaucoup plus répandues tant en Vallespir, où plusieurs hameaux d'une même commune ou paroisse pouvaient avoir leur homme-ours, qu'en de nombreuses autres régions pyrénéennes (Pays basque, Lavedan, Aragon...). Le modèle à trois personnages de base (l'homme-ours, le chef des chasseurs, la Roseta poursuivie par l'ours) du Vallespir peut cependant renvoyer plus haut, jusqu'à la chanson de geste de *Valentin et Orson* qui connut un grand succès aux XIV^e et XV^e siècles et connaîtra ultérieurement plusieurs versions théâtrales en catalan. L'auteur reprend d'ailleurs à son compte les conclusions de Claude Gaignebet estimant que des thèmes aussi précis que la lutte contre un ours, l'accouplement de l'ours et d'une femme à nom de rose (Roseta ou Rosaura en Catalogne, Rosamund dans la chanson de geste), l'ivresse et le rasage de l'animal sauvage puissent résulter d'un hasard.

L'existence d'un scénario commun à la chanson et à nos fêtes peut donc s'expliquer, soit comme un héritage d'un thème mythico-rituel antérieur, soit comme une influence de l'œuvre littéraire sur la modernisation de fêtes villageoises codifiant des usages populaires traditionnels. Mais au-delà de cette étape, nous entrons dans le stade des comparaisons plus éloignées du point de vue de la forme et de la géographie. Et le point central de l'examen doit sans doute reposer sur la confrontation de l'ours et du christianisme. Ce dernier n'a eu aucune tendresse pour l'animal, ni pour son symbolisme, et à l'exception de la sanctification de quelques évêques ou moines aux noms ursins, il ne semble guère avoir manifesté de

sympathie pour lui. Assimilé au diable⁽¹⁾, il est généralement soumis par les saints qui l'obligent comme saint Lizier à remplacer la monture qu'il a dévoré, et dès la *Chanson de Renart*, il n'est plus qu'un valet, goinfre et nigaud, juste bon à faire rire sa majesté le lion.

Existait-il des fêtes de l'ours antérieurement ? Ou bien, l'animal n'était-il qu'un personnage d'un ensemble festif plus conséquent ? Comment s'est faite la transition entre elles et les mascarades d'hiver que l'auteur utilise comme ensemble comparatif de référence et qui remontaient aux usages de l'Empire Romain. Les secondes évoquent le plus souvent des déguisements en cerfs et les lient à un changement d'année, en général les calendes de janvier. A l'époque où la christianisation s'impose, l'évolution religieuse et la dérive du calendrier auraient déplacé la sortie de l'homme-ours vers la fin janvier (la Saint-Antoine) et février (Carnaval). Est-ce si sûr car on peut concevoir d'autres hypothèses si l'on remarque que le culte et le symbolisme de l'ours ont été particulièrement développés chez les Celtes et les Germains. Le nom du roi Arthur ou le culte d'un Mercure d'Artaios chez les premiers, le témoignage de saint Boniface sur les Saxons ou la mention des berserkirs scandinaves chez les seconds, en constituent d'éloquents arguments. Or la date du 2 février correspond d'assez près avec la Chandeleur continentale et la Sainte-Brigide irlandaise qui constituent les dérivés d'époque chrétienne de la fête celtique du milieu de la moitié sombre et froide de l'année. L'Empire était suffisamment vaste pour tolérer des variations selon les aires culturelles qu'il avait submergées de son pouvoir politico-religieux. Les saints à nom ursin (Ursin le 29 janvier, Urcisin le 30 janvier, Ours d'Aoste le 1^{er} février) ou bien liés à l'ours (Aventin le 4 février, Vaast le 5 février) ont une prédilection pour la période centrée sur la Chandeleur plutôt que pour des dates largement étalées sur l'ensemble des mois de janvier et février. De plus, en Vallespir, à Arles-sur-Tech, outre la fête hivernale de l'ours, on découvre

1 Ainsi, dans la légende de sainte Thérèse, bergère des limites du Berry et du Limousin, le diable prend la forme d'un ours.

aussi la légende des Simiots⁽²⁾ qui met en scène une série de fléaux qui rappellent beaucoup le scénario d'institution des Rogations par saint Mamert, lui-même probablement calqué sur celui d'une fête gauloise de début mai. Etant donné que ce serait la translation des reliques des saints Abdon et Sennen, occasion d'un grand pèlerinage se tenant au 30 juillet, qui aurait mis fin à la crise, ce sont trois des quatre grands moments festifs du calendrier celtique qui auraient laissé leur empreinte à Arles-sur-Tech, et peut-être même les quatre si l'on tient compte que la translation a été effectuée par un abbé Arnulfé qui serait mort le même jour que l'arrivée des reliques, un 24 octobre. Il est possible qu'il y ait eu un stade celtique des fêtes de l'ours pyrénéennes. A la fin de l'Age du bronze et au début de l'Age du Fer, les tribus celtiques ont migré vers le nord de l'Espagne, tant à son extrémité orientale (Catalogne) que dans sa partie centrale (Comminges et Aragon) par où les ancêtres des Celtibères ont dû s'introduire dans la péninsule ibérique.

Un autre rapprochement celtique aurait pu être effectué, avec le personnage d'Yspaddaden Penkawr dans *Culhwch ac Olwen*. On sait en effet que ce géant est le père d'Olwen (probablement une blanche biche) et que le récit se présente comme une quête de mariage qui nécessite une longue chasse et se termine par le rasage du père d'une oreille à l'autre, une fois que tous les objets de la quête ont été rassemblés et le mariage célébré. La grande différence consiste en ce qu'il s'agit d'une chasse au sanglier. Mais ce caractère est corrélé au nom de Kulhwch (*hwch* indiquant le cochon ou le suidé en gallois) et on ne peut que constater la proximité des faits : un jeune homme bien né réclame une jeune fille à un père très hirsute (*Yspaddaden* signifie buisson d'épines) et redoutable. L'homme sauvage est ici le père de la fille et il faut le raser pour que le mariage se fasse. Le jeune couple correspondrait ici au chef des chasseurs et à la Roseta tandis que le père fort et hirsute veut conserver pour lui sa fille et ne peut être amené à l'accepter que par le rasage qui signifie la mort.

2 Voir notre compte-rendu de *Rêves et légendes d'hier et d'aujourd'hui. Leçons de folklorisme*, d'O. Rimbault dans *BSMF*, 265, décembre 2016, p. 24.

Mais s'il y a eu une phase celtique dans la mythologie pyrénéenne de l'ours, elle n'a certainement fait que se superposer à des croyances plus anciennes, le culte de l'ours pouvant remonter très loin en ces régions montagneuses où la grotte de Montespan a livré une statue d'ours acéphale en argile probablement destinée à accueillir une tête naturelle ou les ossements d'un véritable crâne (encadré de la p. 249). Mais, même s'il est peu vraisemblable que les rituels de chasse à l'ours paléolithiques aient pu survivre jusqu'à nos jours, la part de l'enquête qui leur est consacrée paraît un peu rapide. La néolithisation n'a guère modifié le statut de l'ours dans la mesure où il n'a pas fait l'objet d'une domestication, sinon au stade final et superficiel du montreur d'ours. Il n'est pas aisé de comprendre comment les résidus d'un culte de l'ours auraient pu se perpétuer au-delà d'un stade moyen de la christianisation. Le principal indice mis en lumière par l'ouvrage résulte des interdictions du concile *in Trullo* (691-692) qui montrent que l'ours est alors utilisé par des sorciers ou des devins (p. 390). Mais où cela se pratiquait-il ? Le concile se tient à Constantinople et réunit des évêques en très grande majorité orientaux !

Il faudrait se poser la question de la plasticité de la fête, de son adaptation constante aux évolutions techniques, économiques, sociales et religieuses dans l'histoire récente et lointaine. Ainsi, la fidélité, sinon la fossilisation, qu'a connu le scénario d'Arles-sur-Tech (mais non celui de Prats-de-Mollo) au XX^e siècle (pp. 119-120) s'oppose sans doute au foisonnement et aux innovations du XIX^e siècle. La distribution régionale est d'ailleurs plus importante que la locale car un modèle de forme peut faire évoluer les fêtes voisines selon les modes du temps. L'influence de *Valentin et Orson* a-t-elle été plus importante que celle du conte *Jean de l'Ours* ? Qu'est-ce qui est stable ? Le costume de l'homme-ours de Saint-Laurent-de-Cerdans n'a cessé de changer : lierre vers 1835 (p. 187), peaux d'agneaux un siècle plus tard, puis peaux de chèvres ramenées d'un service militaire en Tunisie, enfin peau d'ours importée du Canada aujourd'hui. Il y a là de quoi faire changer une interprétation trop

limitée de la fête. Celles de l'ours sont-elles une dérivation directe des mascarades d'hiver, un bourgeonnement collatéral, voire une structure sans aucun lien génétique avec elles ?

L'auteur n'aborde pas réellement le sujet qui est effectivement difficile. La thèse de la dérivation directe pourrait s'appuyer sur l'existence de spectacles d'aspect carnavalesque au sein des fêtes de certains peuples archaïques comme les Khante de Sibérie. En revanche, le fait qu'au XIX^e siècle tous les rôles (même celui de la fille enlevée par l'ours) étaient tenus en Vallespir par des hommes peut représenter un héritage des sociétés de jeunesse médiévales. La fête n'est cependant pas assez aristocratique pour représenter la dégénérescence de rituels guerriers, même si, à époque protohistorique, il n'est pas impossible que des rituels de guerriers sauvages (rapprochement avec les confréries d'hommes-loups, p. 248 et p. 268) aient pu emprunter quelques traits à l'animal. Mais que pouvait-il en rester, ne serait-ce qu'à la fin du Moyen Age quand le roman de *Valentin et Orson* met encore en scène une reine Bellissant qui doit sûrement être à Minerve Belisama (la déesse « très brillante » en gaulois) ce que Ouessant est à Uxisama (l'île « très haute »). La liaison de Valentin dont la fête chrétienne, le 14 février, annonce le retour des chants d'oiseaux et la fête des amoureux, et d'un Orson dont le nom renvoie au dicton qui fixe la sortie de l'ours au 2 février représente peut-être les deux quinzaines du calendrier gaulois à base lunaire. En tout cas, la référence à la lune est claire dans le dicton et les Minerve celtique et gréco-romaine possèdent certainement des affinités lunaires. On pourrait imaginer que l'ours a ici pour fonction de mettre en accord le calendrier lunaire et le calendrier solaire.

Malgré son volume imposant le livre laisse donc encore des espaces à la recherche :

- préciser la place de l'ours en France du néolithique au XX^e siècle, dans les plaines comme dans les massifs montagneux, mais aussi les phases de son recul et le rôle refuge des montagnes et des grandes forêts (l'histoire de Valentin et Orson est située dans la forêt d'Orléans) qui explique sans doute une

localisation résiduelle des fêtes de l'ours.

- estimer la plasticité de la fête car mémorisation ne signifie pas, ou très exceptionnellement, fossilisation, encore moins fossilisation dans les mêmes lieux et les mêmes formes. Les conditions historiques et les modes font évoluer les motifs et même la structure qui peut s'appauvrir ou se réorganiser.

- surtout individualiser les strates historiques : la chasse à l'ours, l'initiation guerrière ou sexuelle, la mascarade hivernale, la fête de la communauté, le spectacle vivant peuvent avoir légué tel ou tel détail alors que le scénario peut avoir considérablement évolué.

Bernard Robreau

Walter Ph., « La tiffenotte, fée de l'Épiphanie en pays messin », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, CXCVIII^e année, série VII, tome XXX, 2017, pp. 89-102.

La tiffenotte est une petite créature ambivalente, tantôt malfaisante (elle vous jette un sort), tantôt généreuse (elle verse dans votre poche une pelletée de braises qui se transforment en pièces d'or), qui marque de son empreinte certains sites (roches aux fées, pierres qui virent, anfractuosités, sources et fontaines, forêts). Son nom la rapproche de la tufenote, une personne mâchurée ou qui mâchure les portes avec des étoupes imbibées de suie le 13 janvier dans les pays de la Moselle. La tiffenote serait la "barbouillée de l'Épiphanie" et le barbouillage la première forme du masque carnavalesque dont les origines ne sont pas facétieuses mais rituelles, ce qui explique pourquoi se noircir peut porter chance. La Nicolette de la chantefable est à la fois une sarrasine et une fée et parmi ses Dames de l'Épiphanie (la Reine Blanche, Berthe au grand pied, Béatrix, la femme d'Hervis de Metz, Aalis, la belle Haremburgis) Villon ajoute le nom de Jeanne d'Arc qui avait l'habitude de danser autour de l'arbre des fées.

Bernard Robreau

UNE PETITE RIVIÈRE DE NORMANDIE, HYDRONYMIE SCIENTIFIQUE ET LÉGENDAIRE

Effectuant des recherches sur la Normandie, j'ai ressorti un texte qui m'avait fait sourire voici quelques années par sa simplicité quasi caricaturale, concernant une rivière appelée la Vée, laquelle se trouve précisément dans l'Orne, où elle prend sa source à La Ferrière-aux-Etangs. Elle rejoint la Mayenne entre Couterne et Haleine après 24 km à travers le pays d'Andaine, dans le Bocage normand.

Voici d'abord l'histoire telle que l'a écrite Jules de Marthold, pseudonyme de Jules-Adolphe Dufour (1847-1927), dans la revue *Le Penseur* n°4 d'avril 1903. Cet auteur né à Paris était romancier, auteur de pièce de théâtre et critique littéraire.

J'ignore totalement si ce récit relève de la toponymie populaire locale, de l'anecdote ou de l'imagination de l'auteur – ou tout à la fois. Bien souvent, les romanciers s'inspirent d'histoires entendues çà et là, au cours de leurs déplacements. Bien rares sont ceux qui créent quelque chose d'entièrement nouveau. Le style et les mots choisis n'ont rien de la langue populaire, mais pratiquement tous les auteurs du XIX^e siècle ont traduit en français de lettrés les récits qu'ils entendaient, se gaussant parfois de ceux qui leur paraissaient bien naïfs. Guy de Maupassant et Victor Hugo eux-mêmes ne s'en sont pas privés ! Peut-être qu'un lecteur familier de l'Orne pourra me dire quelle connaissance les gens ont localement de ce récit.

Il était une fois un homme très méchant, un homme très bon, une grande forêt et une petite rivière. L'homme très méchant était bardé de fer, l'homme très bon était vêtu de bure, la grande forêt était semée de rochers et plantée de sapins, et la petite rivière était de l'eau la plus pure. L'homme très méchant bardé de fer était comte, l'homme très bon vêtu de bure était bénédictin, la grande forêt semée de rochers et plantée de sapins était infestée de loups dévorants et la petite rivière à l'eau la plus pure était peuplée de poissons frétilants.